

## QUESTION EMBARASSANTE



Lui. — Non, jamais ces lèvres n'ont adressé une parole d'amour à une autre femme.

Elle. — Comment vous y êtes-vous pris ! Vous parliez du nez ?

## MOSAÏQUE

## HISTOIRE DE LA TABLE

Boileau, dans sa célèbre satire sur un *Repas ridicule*, ne fit que reprendre un sujet très heureusement traité par Horace. Le poète latin, dans la huitième satire de son deuxième livre, décrivant un souper chez le parvenu Nasidienus, raconte comme quoi, au beau milieu du festin, un dais mal assujéti se détacha et couvrit les convives d'autant de poussière que ferait le vent dans les plaines de Campanie. Or pendant que cet accident contrariait l'hôte à ce point qu'il se mit à pleurer comme s'il eût perdu son fils unique. Varius, l'un des convives, pouvait à peine étouffer ses rires sous sa serviette (*mappa compressere risum vix poterat.*)

Donc les anciens Romains usaient de serviettes ; les gens du commun même, à ce que nous apprend Pétro, attachaient leur *mappa* sous leur menton, comme le font aujourd'hui maintes gens des mieux élevés pour préserver leur vêtement ; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que, d'ordinaire, les serviettes n'étaient pas fournies par Pamphryon. Chaque convive (ainsi qu'il ressort de plusieurs épigrammes de Martial) venait nanti de sa *mappa*, qui lui servait non seulement pour s'essuyer les mains et les lèvres, mais encore pour emporter chez lui quelques-unes des friandises qu'il n'avait pu consommer. Quoiqu'il en soit, la plupart des étymologistes s'accordent à penser que le mot qui désignait d'abord la petite pièce de toile dont chacun usait en particulier, au temps où les tables étaient nues, passa aux pièces de toile plus grandes dont ensuite l'on couvrit les tables ; et, paraît-il, de ce *mappa*, notre langue, par un simple changement de consonne initiale, avait fait le mot *nappa*.

La *mappa* ou serviette des Romains a, d'autre part, une histoire en quelque sorte poétique, qui prit naissance dans une circonstance assez singulière. Un jour, dit-on, que Néron dînait dans un de ses palais qui avait vue sur le grand cirque, la

multitude s'impacientait en attendant que l'empereur vint, comme le voulait la coutume, donner le signal des courses en agitant un drapeau. Ne voulant pas encore quitter la table, Néron donna le signal désiré en lançant par la fenêtre la *mappa* qu'il tenait à la main. Dès lors s'établit la tradition que le départ des coureurs fût marqué de la même façon, et l'honneur de présider les jeux publics et d'y donner le signal des courses par le jet de la *mappa* étant un privilège réservé aux plus hautes dignités, la *mappa* devint une sorte d'emblème d'autorité aux mains des Césars, des consuls et des préteurs, ainsi qu'en témoignent quelques monuments de l'époque impériale.

L'estampe publiée généralement représente un bouclier votif d'argent datant du Ve siècle de notre ère, qui fut trouvé par un paysan dans les sables d'un torrent de Toscane en 1779, et qui, acheté par le grand-duc, doit, croyons-nous, exister encore dans les collections d'antiques de Florence. L'inscription de cette curieuse pièce, qui mesure environ 40 centimètres, nous apprend qu'elle fut faite en l'honneur de l'illustre Aspar, fils d'Ardabur, consul et commandant des armées. Cet Aspar, Alain d'origine, avait acquis une grande puissance par une suite d'éclatantes victoires. Empêché de prétendre personnellement à l'empire parce qu'il professait l'arianisme, il fit élire un de ses compagnons d'armes Léon, sous le nom duquel il espérait régner. Mais il n'en fut pas ainsi qu'il l'avait pensé ; et le moment vint même où l'empereur le fit condamner à mort comme ayant conspiré contre lui. Aspar est représenté assis sur la chaise curule, tenant d'une main le bâton de commandement, dans l'autre la *mappa*, à côté de lui se trouve son fils Ardabur, qui, bien que tout jeune encore, est déjà investi du titre de préteur, et, par cela même, a droit aussi au port de la *mappa*.

Le père et le fils sont placés entre deux personnages symboliques féminins qui personnifient évidemment Rome et Constantinople. Dans le bas se voient des boucliers de formes diverses et des fers de lance. En haut du médaillon sont représentés Ardabur, le père, et Plinta, l'aïeul d'Aspar, personnages consulaires portant l'un et l'autre le bâton de commandement. La croix placée au point où commence la légende, indique selon l'usage alors consacré, un monument chrétien.

## VARIÉTÉS MÉTÉOROLOGIQUES

Ce n'est pas d'hier que date l'idée de l'influence que les détonations d'artillerie exercent sur la formation des nuages et la chute de la pluie. On trouve, en effet, dans les *Mémoires de Benvenuto Cellini*, écrits vers le milieu du XVIe siècle, un passage très significatif à ce sujet.

Cellini s'évadant des prisons papales s'était cassé la jambe en tombant hors des murs. Il eut l'idée de se traîner à quatre pattes vers la demeure d'une duchesse, nièce du pape, qui lui avait des obligations pour un service rendu en de singulières circonstances.

« J'étais sûr, dit-il, de trouver chez elle asile et protection ; car elle m'en avait donné des témoignages antérieurs par l'entremise de son chapelain, qui apprit au pape que lorsqu'elle fit son entrée à Rome, je lui avais sauvé une porte de plus de mille écus par suite d'une grosse pluie que je fis cesser quatre fois par le bruit de plusieurs pièces d'artillerie que je fis tirer contre les nuages (la pluie aurait sans doute causé de

grandes avaries dans les costumes de la princesse et de sa suite). Cela fit dire à cette princesse que j'étais un de ceux qu'elle n'oublierait jamais et qu'elle m'obligerait si l'occasion s'en présentait. »

Evidemment il faut entendre ici, non pas que le bruit des canons suspendit la chute de la pluie, mais que l'ébranlement produit sur les nuages provoqua la chute abondante des masses d'eau et dégagèrent d'autant l'atmosphère des nuages menaçants.

## CURIOSITÉS PHYSIOLOGIQUES

Les anciens astrologues et médecins avaient donné le nom de *climatériques* à certaines périodes de la vie humaine où il se fait, disaient-ils, de profondes révolutions dans la constitution des individus. Ils espaçaient ces périodes de sept en sept ans, et ils nommaient *grande climatérique* ou *climatérique* par excellence la soixante-troisième année, où s'ouvre la neuvième période. Peut-être trouverait-on assez facilement encore un reste de cette opinion chez un certain nombre de personnes de notre temps. Un plaisant anonyme du XVIIIe siècle fit à ce sujet l'épigramme que voici :

A soixante-trois ans un larron fut pendu,  
Ce que maître Blaise ayant su,  
Il dit d'un air mélancolique :  
« Juste ciel ! voilà donc encore un homme mort,  
Tout juste à cette âge critique.  
Qu'on dise à présent que j'ai tort  
De craindre ma climatérique »

## LA VIE DE PENSION



Mademoiselle Clavecin au pensionnaire du troisième. — Monsieur, c'est insupportable. Votre chien hurle une partie de la nuit.

Célibataire enturbé. — Oui ; mais il ne joue pas du piano, lui.